

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 20 (1994)

Heft: 2

Artikel: D'une critique sociologique des épistémologies positives à l'abandon du projet sociologique

Autor: Ragouet, Pascal

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814922>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

D'UNE CRITIQUE SOCIOLOGIQUE DES ÉPISTÉMOLOGIES POSITIVES A L'ABANDON DU PROJET SOCIOLOGIQUE

A propos des travaux de Bruno Latour et Michel Callon

Pascal Ragouet

Université de Paris IV-Sorbonne

La sociologie de la science a longtemps constitué en France un secteur de recherche faiblement représenté et le retard accumulé dans ce domaine apparaît d'autant mieux lorsque l'on se tourne vers les Etats-Unis, le Royaume-Uni ou encore l'Allemagne (Lécuyer, 1978). Jusqu'en 1979, la sociologie des sciences se résume en France à trois noms : Bernard Pierre Lécuyer, Gérard Lemaine et Benjamin Matalon (Lemaine, Matalon, 1969). Deux ouvrages pionniers marquent la décennie. *Les voies du succès*, paru en 1972, vise à démontrer comment l'organisation d'un laboratoire résulte d'une politique impulsée par quelques responsables, politique centrée sur la réalisation d'un certain niveau d'éminence, au moyen de ressources diverses et à travers des objectifs dont la définition, mouvante, est étroitement liée à la structure de la concurrence (Lemaine et al., 1972). Le terrain choisi pour l'enquête est constitué d'un échantillon de laboratoires de biologie et de physique (Lemaine et al., 1972, 7-12). En 1977, deux des auteurs de l'ouvrage précédent reprennent l'expérience mais la poursuivent sur un terrain plus proche de leurs compétences, celui des études sur le sommeil (Lemaine et al., 1977). Ces deux ouvrages ont imposé en France les notions de stratégie de recherche et de choix des domaines et des sujets.

En 1979, Latour publie avec Steve Woolgar *Laboratory Life*, travail qui s'inscrit dans le fil du «programme fort» de Bloor. L'objectif de ce programme est de rompre avec le courant mertonien et de réorienter la sociologie de la science vers l'explication sociologique du noyau dur de la science. Dès 1982, Callon et Latour nous proposent dans la collection «Pandore» une sélection de textes britanniques largement inspirés du travail de Bloor (Callon, Latour, 1982).

L'espace des prises de position en sociologie de la science se bipolarise. En 1983, B. P. Lécuyer constate un retour en force de la «sociologie cognitive des sciences», visant à leur désacralisation, puis rédige une note critique sur l'ouvrage de Bloor (Lécuyer, 1983) pendant que G. Lemaine s'attaque avec un peu plus de virulence au travail de K. Knorr Cetina, qualifié de «manifeste constructiviste

(reposant) en fait sur un raisonnement analogique d'une surprenante pauvreté» (Lemaine, 1983). En 1985, F. A. Isambert apporte son concours à ce concert de critiques, regrettant lui aussi cette obsession antiscientiste, la veine anti-positiviste de ce phantasme qui ne permet pas à la sociologie de renouer sereinement avec la sociologie de la connaissance (Isambert, 1985).

La vigueur des critiques est à la hauteur des prétentions de leurs victimes, car Latour et Callon ne proposent rien de moins qu'une critique sociologique de l'épistémologie dans la lignée de Kuhn, doublée d'une critique de la sociologie classique et de son projet scientifique, dans la lignée de l'ethnométhodologie. Jusqu'à présent, ces critiques peuvent être caractérisées comme étant plutôt externes, c'est-à-dire faites au nom et en fonction de positions épistémologiques écartées par Latour et Callon. L'objectif de ce travail est de proposer des éléments de critique interne. On entend par critique interne une évaluation de la cohérence logique des prémisses sociologiques et épistémologiques contenus dans le corps de leurs travaux et des développements théoriques qu'ils nous proposent.

A l'orée de ces derniers développements, nous livrerons en guise d'épilogue l'inquiétude qui a d'une certaine façon motivé la rédaction de ce texte face à l'abandon de l'ambition explicative dont plusieurs courants sociologiques se font aujourd'hui les singuliers promoteurs.

1. D'une critique sociologique de l'épistémologie à une révision du projet sociologique. Le principe de symétrie généralisée

Les arguments développés dans les textes de M. Callon et de B. Latour doivent une part de leurs justifications théoriques à des débats internes à la philosophie des sciences. Ils s'inscrivent plus précisément dans le droit fil de la critique sociologique de l'épistémologie impulsée par Kuhn et systématisée dans le «programme fort» proposé par D. Bloor, programme qui vise à la fusion des problématiques de la sociologie des sciences et de la sociologie de la connaissance.

Mais M. Callon et B. Latour ne s'en tiennent pas à la seule lettre du «programme fort»; ils le critiquent, le dépassent et font fonctionner leur explication de la fabrication des faits scientifiques non seulement sur le terrain d'une critique sociologique de l'épistémologie mais également sur celui d'une critique de ces modèles explicatifs classiques en sociologie, recourant à une caractérisation sociale préalable des personnes censée les doter d'intentions, d'intérêts, de ressources, de dispositions, et plus essentiellement encore sur le terrain d'une redéfinition du projet sociologique.

1.1 *La critique sociologique de l'épistémologie : le principe de symétrie chez David Bloor*

Les travaux de M. Callon et de B. Latour sont sans aucun doute fortement marqués par le «programme fort» de Bloor, soucieux de pénétrer plus profondément dans le noyau dur des sciences. Dès les premières lignes de *Socio-logie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, nous sommes fixés sur ces objectifs :

Il n'existe aucune limite qui réside dans le caractère prétendument absolu ou transcendant de la connaissance scientifique, ou dans une quelconque nature particulière de la rationalité, de la validité, de la vérité ou de l'objectivité.

(Bloor, 1977, 3)

Les sociologues ont abandonné aux philosophes l'analyse des contenus cognitifs en reconduisant, sans la discuter, la dichotomie conditions de production/contenu cognitif qu'il convient, nous dit Bloor, de dépasser.

D'autre part, Bloor conteste l'idée positiviste selon laquelle les croyances dites rationnelles, vraies, scientifiques ne nécessiteraient aucune explication causale contrairement aux erreurs dont la compréhension appelle une régression vers les facteurs externes. La sociologie de la science doit se saisir du projet de la sociologie de la connaissance qui est de nous donner une explication matérialiste de la connaissance par application d'un modèle causal¹; elle ne saurait se réduire à une sociologie de l'erreur.

Le «principe de symétrie» pose précisément la nécessité d'expliquer causalement et de façon analogue l'échec comme la réussite d'une théorie scientifique. Cela revient à interdire de rapporter l'élaboration d'un consensus autour d'une théorie à la vérité supposée de celle-ci, vérité dont l'émergence serait liée à l'application de la logique par la voie d'une méthodologie valide. La vérité, que les rationalistes considéraient jusqu'à présent comme résultant du respect de principes absolus et universels, devient le résultat d'un processus social dont il convient de cerner les épreuves.

1 Pour être plus précis, disons que le cœur du programme fort peut se définir comme une négociation entre l'empirisme dans une variante psychologique et le matérialisme. D'autre part, nous ajouterons que le «modèle causal» dont il est question reste aussi peu défini chez Bloor qu'il l'est dans notre formule. Ce n'est d'ailleurs pas la teneur des études de cas que Bloor propose à la suite de ces déclarations programmatiques qui peuvent nous éclairer sur ce point. A titre d'exemple, nous citerons l'analyse du débat Kuhn/Popper, débat que Bloor interprète comme un avatar tardif du conflit opposant Romantisme et Lumières.

Les auteurs qui se réfèrent à ce principe général se voient régulièrement opposer l'argument du relativisme, au sens de négation de la Raison. Le concept de relativisme est en effet polysémique. Comme le signale P. K. Feyerabend,

il existe des versions simples [du relativisme], desquelles nous pouvons tirer des leçons et des versions élaborées qui s'adressent aux seuls spécialistes. Certaines versions sont fondées sur un sentiment ou une attitude, d'autres ressemblent à des solutions de problèmes mathématiques. Parfois, on ne peut même pas parler de version; il n'y a que le mot – «relativisme» – et la réaction qu'il suscite [d'attraction ou de haine mais, en tout cas, toujours vive].

(Feyerabend, 1989, 28)

L'argument du relativisme tel qu'il est utilisé contre Latour et Callon renvoie à un sens bien particulier : la démarche cherchant à mettre au jour une relation de détermination entre une base sociale et matérielle de production et les produits scientifiques aboutirait fatalement à une dévalorisation de ces produits, à une négation de la singularité du mode de connaissance scientifique.

Latour et Callon apportent deux types de réponses à cette objection. Dans *La vie de laboratoire*, Latour défendait avec Woolgar l'idée selon laquelle le caractère épineux du problème posé par le principe de symétrie ne peut apparaître qu'aux yeux du sociologue qui prétend faire de son analyse «un métalangage plus fort que celui de la science» (Latour, Woolgar, 1988, 28) Or ce n'est pas le moins du monde leur cas; ils admettent sans aucun mal que leur analyse est aussi faible que les sciences étudiées. D'autre part, l'accusation de relativisme n'a de valeur que pour le positiviste qui croit que faire un récit de la vérité, en établir les processus socio-techniques de construction, c'est l'affaiblir puisque, ce faisant, on met en évidence la charge sociale de la pratique scientifique, c'est-à-dire, dans une logique positiviste, les quelques impuretés qui séparent le produit étudié de l'idéal scientifique de la rupture.

Dans *La science telle qu'elle se fait*, Callon et Latour se démarquent explicitement du relativisme : il ne s'agit plus de dire qu'ils ne reçoivent plus l'accusation de relativisme comme une accusation, mais d'affirmer que le relativisme ne constitue pas leur position.

Le principe de symétrie est avant tout une règle de méthode. Si la raison existe, alors étudions comment elle s'engendre dès la fin du débat ! Et pour mieux savoir en quoi elle consiste vraiment, il faut la saisir en acte et substituer aux mythologies qui circulent des descriptions plus minutieuses... Ce principe de symétrie, que l'on assimile souvent à tort à un point de vue moral, est le seul principe méthodologique qui permette

d'obtenir une connaissance réaliste du processus de construction des connaissances.

(Callon, Latour, 1990, 25)

Autrement dit, l'a priori consistant à poser la symétrie au départ permet de voir comment se constitue l'asymétrie, quels sont les processus de sa construction. Ce principe de symétrie est considéré avant tout comme un principe heuristique. Refuser de partir de l'hypothèse d'une démarcation pour privilégier une démarche plus inductive afin d'expliquer la naissance de l'asymétrie correspond à l'une des tâches premières de la sociologie qu'est la construction de l'objet.

Plus explicitement encore, dans *La science en action*, Latour renvoie dos à dos rationalistes et relativistes. Les uns «oublient la minuscule échelle des réseaux scientifiques» puisque la science peut «s'étendre partout sans payer, ne laissant de côté que quelques poches d'irrationalité choquantes par leur présence et qui doivent être éliminées grâce à une éducation meilleure et une méthodologie plus serrée.» (Latour, 1989, 319) Les autres ignorent l'existence du réseau et «sa capacité à faire basculer l'équilibre des forces...» (Latour, 1989, 319).

Mais Latour et Callon ne s'en tiennent pas à une simple répercussion du principe de symétrie. Selon eux, Bloor ne l'applique pas jusqu'au bout : si dans ses analyses, la Nature apparaît construite, son matérialisme fonctionne à partir d'une réification de la société. Latour et Callon proposent de lever cette asymétrie nouvelle.

1.2 Critique de la critique bloorienne et révision du projet sociologique

Si Bloor a permis de rompre avec les explications asymétriques, il n'en aboutit pas moins à une nouvelle impasse.

Au lieu d'expliquer le vrai par l'adéquation avec la réalité naturelle, et le faux par la contrainte des catégories sociales, des épistémés, ou des intérêts, il veut expliquer le vrai comme le faux par les mêmes épistémés et par les mêmes intérêts. Il est donc asymétrique, non plus parce qu'il divise comme les épistémologues, l'idéologie et la science, mais parce qu'il met entre parenthèses la nature et fait porter au seul pôle de la société tout le poids des explications.

(Latour, 1991, 129–130)

Si la nature est construite, la société ne l'est pas moins et si l'on choisit d'être constructiviste, il faut l'être pour les deux. Le «principe de symétrie généralisée» est l'aboutissement de cette critique; on en trouve une formulation claire dans l'un des derniers ouvrages de Latour.

... L'anthropologue doit se situer au point médian où il peut suivre à la fois l'attribution de propriétés non humaines et de propriétés humaines... Il lui est interdit de se servir de la réalité extérieure pour expliquer la société comme d'utiliser les jeux de pouvoir afin de rendre compte de ce qui moule la réalité extérieure. Comme il lui est interdit bien sûr d'alterner le réalisme naturel et le réalisme sociologique en utilisant non seulement la nature mais aussi la société, afin de conserver les deux asymétries de départ tout en dissimulant les faiblesses de l'une sous celles de l'autre.

(Latour, 1991, 130)

Il n'est donc pas question de doter les acteurs de ressources, d'intérêts ou encore de dispositions, bref de «planter un décor social qui pourrait être dressé sur d'autres scènes, où l'on fait circuler et agir les scientifiques selon une intrigue dont les ressorts sont connus.» (Callon, Bastide et al., 1984, 89) On peut relever, quoique sous une autre formulation, l'une des règles de l'ethnométhodologie, à savoir la suspension dans l'analyse sociologique de toute référence à des structures ou à des règles déterminant les conduites des acteurs et existant, d'une certaine façon, en dehors d'eux.

Il y a chez Callon et Latour une volonté de ne pas réduire la pratique en simple épiphénomène de la structure sociale pour en décrire plutôt les modalités et comprendre le travail de construction du monde auquel se livrent les acteurs. Le scientifique, tout comme n'importe quel autre acteur, analyse le monde dans lequel il agit et qu'il transforme dans sa pratique; la mise en scène du monde qu'il opère est inséparable de la construction des faits scientifiques, elle fait partie intégrante de ce processus socio-technique complexe. Cette prise de position n'est pas isolée dans le champ sociologique; on notera par exemple au fil des pages de nombreuses convergences entre Latour, Callon et Boltanski.

Cette attention portée au travail de construction du monde par les scientifiques trouve sans aucun doute chez Callon et Latour son fondement dans le rejet d'une discontinuité radicale entre les interprétations ordinaires et sociologiques de l'action. Mais cet attachement à cerner l'activité critique des acteurs se distingue du rigorisme herméneutique de l'ethnométhodologie dans le sens où la construction des faits scientifiques «n'est pas seulement traitée comme un ensemble de négociations verbales, de croisements d'énoncés dont la pertinence serait purement locale et la généralisation plus ou moins artefactuelle...» (Chateauraynaud, 1991, 461) Non seulement, Latour et Callon «s'appliquent à relever les modes d'inscription, d'objectivation et de transmission des énoncés à travers toute la chaîne des transformations qui s'opèrent dans la vie quotidienne d'un laboratoire» (Chateauraynaud, 1991, 461), mais en outre la suspension de toute référence à des structures ou à des règles orientant les conduites, dans le

cours de l'analyse sociologique, n'est pas réalisée ici : le «réalisme sociologique» rejeté par Latour et Callon est diffus dans leurs propositions et les place en contradiction avec le «principe de symétrie généralisée».

De plus, Latour et Callon ne se reconnaîtraient certainement pas dans l'option ethnométhodologique extrême d'une totale indifférenciation des modes de connaissance. Rien, dans les textes en tout cas, ne permet d'y réduire leur point de vue. Leur refus de prendre l'hypothèse de la rupture épistémologique comme point de départ des analyses correspond au souci de construire la différence. Différence ne signifie pas discontinuité des modes d'appréhension du monde et, d'autre part, parler de continuité des modes d'appréhension du monde ne signifie pas non plus que l'on souscrive à la thèse de leur parfaite identité. L'un des enseignements de l'ethnographie de laboratoire réside précisément en ce qu'elle démontre l'importance de la phénoménotechnique, pour parler comme Bachelard, et de l'organisation de la vie de laboratoire dans la mise en oeuvre d'un raisonnement logique. Ce dernier requiert des conditions matérielles permettant le stockage, la traduction graphique des données et la formalisation des propositions susceptibles de faciliter la comparaison des énoncés (Goody, 1979). L'écriture ou, plus largement, tous les procédés d'«inscription», pour reprendre un concept cher à Callon et Latour, rend possible le déploiement de l'activité critique.

A cet égard, les discours critiques tenus jusque là, s'indignant de ces thèses entretenant l'illusion d'une science arbitraire², semblent manquer leur cible. L'un des propos de Latour et Callon est de montrer simplement que la science est une pratique de connaissance par tâtonnements, que la logique scientifique est liée à l'existence de conditions matérielles et qu'elle ne relève pas, comme le suggère une certaine vision romantique, d'une intuition géniale ou d'une fulgurance de l'esprit abstrait de la trivialité du social.

De façon analogue à Boltanski, Latour et Callon retiennent de l'ethnométhodologie la critique de la démarche sociologique consistant à rapporter les pratiques à des structures et à des règles objectives pour aboutir, au bout du compte, à l'écrasement des catégories ordinaires de l'action et de la complexité des personnes sous couvert de l'hypothèse d'une discontinuité radicale entre

2 Sans s'en tenir à ces seules considérations, F. A. Isambert argumente dans ce sens : «... Montrer que le fait scientifique est construit n'a rien que de très classique. Latour et Woolgar ont voulu en tirer qu'il était *entièrement* construit et que la référence à une réalité préexistante n'avait d'autre vertu que rhétorique pour renforcer la position du savant. Soyons logiques : la science telle qu'ils la conçoivent ne doit rien à la solidité du matériau et repose entièrement sur la force sociale des individus et la puissance des institutions. Elle est parfaitement arbitraire.» (F. A. Isambert, *op. cit.*, 500) Et un peu plus loin, le sociologue s'interroge : «... le radicalisme de la démarche amène à se demander si, dans ces conditions, l'activité scientifique garde encore un sens».

l'appréhension consciente des personnes et les réalités du monde social dans lequel elles vivent. Mais ils ne renoncent pas à maintenir une certaine asymétrie entre le chercheur et l'acteur, même si elle n'a plus rien à voir avec le privilège épistémologique que la tradition classique de la sociologie réservait au sociologue en faisant de la sociologie la science susceptible de dévoiler aux acteurs aveuglés par leurs intérêts la vérité de leur pratique. En effet, l'objectif de Callon et Latour consiste pour l'essentiel à restituer l'enchaînement des processus socio-techniques de manipulation du monde social et de la nature dont la pratique scientifique est constituée.

Callon et Latour plaident finalement pour l'abandon d'une sociologie de l'agent lui préférant, sans s'y enfermer totalement, une sociologie de la traduction, c'est-à-dire des stratégies rhétoriques auxquelles les scientifiques ont recours pour persuader leurs lecteurs et qui opèrent, ce faisant, une recomposition du monde social. Leur perspective sociologique est porteuse d'une conception du projet sociologique caractérisée par l'abandon d'une recherche des causes au profit d'une description des micro-logiques de la pratique scientifique. Leur intention consiste moins à mettre au jour des relations de causalité qu'à comprendre de l'intérieur les unités étudiées (que ce soit un laboratoire ou un article scientifique) en restituant les relations entre les éléments qui les constituent. En définitive, les travaux de Callon et Latour promeuvent une approche plutôt idiographique et tendent à rejeter les schémas causalistes.

Le lecteur aura relevé en outre au fil des lignes qui précèdent sur quels fronts les tenants de «l'anthropologie symétrique des sciences»³ prétendent se positionner. Leur construction s'inscrit contre une définition historique de la rationalité puisque le mode de pensée rationnel est intimement lié à l'existence de conditions matérielles qui permettent le jeu du scepticisme et de la critique, conditions parmi lesquelles les différentes techniques d'inscription jouent un rôle extraordinairement important. Ils refusent par ailleurs l'hypothèse d'une discontinuité des modes de connaissance, refus dont on comprend les motivations méthodologiques et qui répond à un souci d'objectiver plus complètement la science, mais à travers lequel transparaît sans aucun doute la volonté de «ramener la science à de plus justes proportions» (Feyerabend, 1989, 28) et, en particulier, le refus d'une hiérarchisation des modes de connaissance au sommet duquel on trouverait la science. En outre, ils remettent en cause la dichotomie couramment admise opposant le contexte de la production scientifique à son contenu cognitif, et celle encore plus indiscutée opposant Société et Nature. L'évidence de cette dernière s'atténue quand on se penche sur le quotidien de la pratique scientifique

3 Ce label est emprunté au titre d'un ouvrage de Bruno Latour (*op. cit.*); il a le mérite d'attirer l'attention sur l'une des prémisses essentielles du travail des deux sociologues, à savoir le principe de symétrie généralisée.

d'où elle est absente, que ce soit sous la forme d'un postulat ou d'une représentation efficiente et bien que l'on retrouve à l'issue du processus de production deux entités effectivement disjointes. Enfin, le travail scientifique n'est plus axé sur l'objectif ultime et souverain de la recherche de la vérité mais vise à la persuasion.

2. Le réalisme sociologique au secours de l'anthropologie symétrique des sciences

Il s'agit de montrer à présent que le rapport entretenu par Callon et Latour avec leur objet, que cet objet soit le laboratoire du professeur Guillemin (Latour, Woolgar, 1986) ou un article scientifique sur les processus d'échange d'eau dans les reins de hamster, est médiatisé par un ensemble de schèmes *a priori* qui agissent comme des filtres à partir desquels toute l'intelligibilité des pratiques scientifiques est construite et qui ressortissent de ce réalisme sociologique précisément remis en cause par le principe de symétrie généralisée. Tantôt ces schèmes *a priori* affleurent dans le texte, tantôt ils sont implicitement engagés.

2.1 *L'observation ethnographique de la science : fausse neutralité et force rhétorique*

Dans *La vie de laboratoire*, Latour et Woolgar qualifient leur démarche d'ethnographique c'est-à-dire qu'ils s'attachent à livrer au lecteur les détails de la vie de laboratoire, les tâtonnements des chercheurs, leurs jalousies et leurs passions. Or, par sa nature même, l'opération de description peut toujours être menée de manières différentes (Boudon, 1990).

La volonté de décrire au plus près la pratique scientifique, le souci de livrer une description réaliste du travail scientifique a pour effet d'occulter le caractère situé de cette description, et l'on interroge d'autant moins cette manière de faire qu'elle est proche de l'observation quotidienne du monde à laquelle les acteurs se livrent ordinairement et sur laquelle ils n'ont pas pour habitude d'opérer de retour réflexif.

En annulant l'effet de distance par le réalisme du trait, les auteurs parviennent à occulter les logiques de la situation d'observation et les effets de perspective liés au choix d'un point de vue. De même que l'exemplification, procédé rhétorique couramment utilisé pour faire comprendre, ce type de description semble mettre le lecteur en prise directe sur la science telle qu'elle se fait et relègue au second plan la réalité de l'analyse comme résultant de l'application

d'une grille de lecture des faits dont la fonction est de diriger le regard, c'est-à-dire de définir ce qui est important et ce qui ne l'est pas.

Le travail ethnographique de Latour est pourtant largement guidé par toute une série de schèmes épistémologiques, sociologiques et philosophiques. On peut se demander à l'instar de Raymond Boudon, sur quelle narration eût pu déboucher l'acceptation du postulat aléthique selon lequel la pratique scientifique est orientée vers la recherche de la vérité, ou bien encore ce que deviendrait la narration en question si elle était guidée par le postulat sociologique selon lequel tout acteur voit sa pratique structurée non seulement par des intérêts immédiats mais aussi par des objectifs lointains dont il n'a pas pleine conscience. L'utilisation de la méthode ethnographique traduit d'une certaine manière la volonté qu'a l'ethnologue de se limiter à l'*hic et nunc*.

La rhétorique hyperréaliste utilisée par Latour et Woolgar dissimule ce choix. Il suffit d'être plongé dans les détails de la vie de laboratoire pour avoir l'impression d'«y être». Le souci du détail qui marque leurs descriptions, la restitution réaliste de certains aspects de la vie de laboratoire ne sont pas les preuves attestant de l'inexistence de jugements de valeur. L'assimilation courante de l'objectivité à une répercussion réaliste des faits, la quotidienneté du rapport ordinaire pratique entretenu à l'observation, le fait que la nature de ce rapport est fort rarement analysée expliquent cette impression de fourmillement complexe et expliquent que l'on puisse faire de ce sentiment le critère permettant de conclure à l'absence de jugement de valeur.

Pour le travail effectué sur les textes, le constat est analogue. L'impression d'être directement confronté à la lettre des textes scientifiques est renforcée par l'étrangeté des phénomènes qu'ils décrivent et du répertoire lexical (incubation des tissus hypothalamiques, effet inhibitoire de l'hypothalamus des poissons rouges sur la sécrétion du TSH), étrangeté qui suggère au lecteur qu'il est bien plongé dans le coeur de la science.

Pourtant, il s'agit bel et bien de citations, d'extraits de textes qui prennent place dans le cours de développements plus intelligibles ne se situant pas sur le même plan. Les textes cités sont utilisés dans une démonstration où ils sont mis en relation avec des propositions théoriques qui leur sont étrangères. Les auteurs entretiennent ainsi au texte qu'ils utilisent un rapport d'instrumentalité et, les intégrant dans des développements démonstratifs, opèrent sur eux un travail de réticulation⁴ très particulier sans lequel ils n'auraient pas grand sens pour le profane. Il suffit pour s'en convaincre d'extraire mentalement les textes cités du corps de démonstrations dont ils sont solidaires.

4 On entend par là un travail de mise en relation des extraits entre eux dans le cadre d'un projet démonstratif qui n'est pas étranger à la spécificité du choix de ces extraits.

Il apparaît ainsi que la sélection et le déchiffrement des textes sont étroitement liés à des intentions démonstratives qui sont en relation avec un corps d'hypothèses et de schèmes *a priori*. Les textes cités n'auraient peut-être pas été les mêmes si, plutôt que de réduire les différentes formes du discours scientifique à des vecteurs d'«intéressement» et d'«enrôlement», les auteurs s'étaient attachés dans un élan bachelardien à y déceler un constant travail d'affinement des concepts, de critique et de surveillance intellectuelle de soi. Et la démonstration n'aurait peut-être pas été moins convaincante. Mais le fond de la narration réaliste est là. Ainsi, ce que signale Passeron à propos du roman réaliste vaut ici.

Il suffit à un texte narratif de facture «réaliste» de réussir son effet sociographique... pour obtenir ipso facto le tout de l'effet sociologique, c'est-à-dire l'interprétation par le lecteur de tout ce que le roman dit du monde auquel il se réfère comme image typique, représentative de la figure du monde réel.

(Passeron, 1991, 211)

Il ne s'agit pas de critiquer Latour et Callon en leur reprochant d'avoir choisi un point de vue, choix dont Weber entr'autres a montré avec force qu'il constitue l'une des conditions de possibilité de l'analyse sociologique, tout simplement parce que nous ne pouvons, même au prix d'une «formidable casuistique de concepts, de règles ayant validité rigoureuse de lois» (Weber, 1965, 157) embrasser la totalité complexe de la réalité. Il s'agit de dire simplement que de manière analogue à l'observation ethnographique, la sélection et l'interprétation des textes qui sont livrées sont liées à un projet démonstratif.

La force de l'anthropologie symétrique des sciences proposée par Callon et Latour réside finalement dans la nature de ce choix méthodologique d'observation directe des pratiques scientifiques *in situ*. Le lecteur se trouve confronté alors à un outil d'appréhension du monde qui ne lui est pas étranger, avec lequel il a un rapport pratique sur lequel il dispose d'un savoir pratique et par rapport auquel il prend généralement peu de distance critique. Dans le commerce social quotidien, l'acteur a une inclination à universaliser, même inconsciemment, ses visions du monde et les *a priori* qui sont à leur principe, au point de les perdre de vue. Il en est de même de la lecture, opération dont le caractère ordinaire et naturel, lié en particulier à la conscience que l'on a d'une certaine objectivité du texte, nous dispense le plus fréquemment d'un retour réflexif sur le rapport qui nous lie au texte, sur la question de l'appropriation du texte et les conditions de cette appropriation. Cela nous ramène à cette «illusion du *lector*» dénoncée par Bourdieu «qui consiste à universaliser même inconsciemment les conditions de possibilité de sa lecture.» (Bourdieu, 1987, 133)

C'est dire que régulièrement est reconduite, via l'universalisation des conditions de possibilité de l'appréhension du monde social, l'*a priori* de la vérité unique. Il vient alors qu'en recourant à des outils d'appréhension du monde ordinairement utilisés par les agents en question, Callon et Latour portent le lecteur à reconduire dans sa lecture l'*a priori* de la vérité unique, et l'on comprend mieux alors la force de leurs propositions.

Même s'ils affirment travailler à une observation directe de la pratique scientifique, même si cela se traduit par une restitution des pratiques scientifiques dont la fidélité semble être attestée par le souci du détail dans les descriptions et la multiplicité des citations, il n'en reste pas moins que leur rapport au texte, tout comme celui qu'ils entretiennent avec la vie de laboratoire est médiatisé par l'adhésion à des schèmes *a priori*. En outre, l'absence de tout retour réflexif sur la spécificité de ces rapports au matériau empirique leur interdit de s'interroger plus avant sur les possibles effets de structuration par le matériau discursif des situations qu'ils analysent. Par contre, ce que Latour et Callon perdent en rigueur scientifique, ils le gagnent en persuasion, tant il est vrai comme le signale Passeron à propos de la narration réaliste, qu'«il suffit au texte réaliste de laisser vide, dans le monde dont il parle, la place qu'il occupe dans le monde réel pour que cette place vide devienne le lieu où le monde dont il parle se réalise en monde réel». (Passeron, 1991, 217)

Il s'agit dès lors de montrer, à partir d'exemples relativement précis, comment l'intelligibilité des pratiques scientifiques est construite à partir de schèmes *a priori* relevant du réalisme sociologique tant décrié par les deux sociologues.

2.2 *L'intelligibilité du travail scientifique comme produit du réalisme sociologique*

Prendre au sérieux jusqu'au bout le principe de symétrie généralisée, c'est adhérer à l'idée selon laquelle l'anthropologie des sciences s'interdit «d'alterner le réalisme naturel et le réalisme sociologique...» (Latour, 1991, 130), de doter d'emblée les acteurs de ressources, d'intérêts, bref de «planter un décor social qui pourrait être dressé sur d'autres scènes, où l'on fait circuler et agir les scientifiques selon une intrigue dont les ressorts sont connus.» (Callon, Bastide et al., 1984, 89). Il est surprenant alors de voir régulièrement invoquée la nature agonistique du champ scientifique et l'on est plus étonné encore quand on réalise l'importance du rôle que joue cet argument dans le schéma théorique.

La sociologie des sciences de Latour et Callon est une sociologie de la persuasion, les techniques de l'écriture scientifique sont tournées vers le prosélytisme. Sans cette forme de réalisme du champ scientifique que constitue

dans leur logique l'hypothèse de sa nature agonistique, la spécificité de la rhétorique scientifique ne ferait plus sens. On pourrait naïvement s'interroger sur les raisons qui poussent les scientifiques à vouloir rendre leur réseau irréversible si l'on ne disposait de l'hypothèse selon laquelle les scientifiques sont en concurrence, sont pris dans des cycles d'accumulation du crédit scientifique et sont dotés d'intérêts – au moins celui de convaincre.

Prenons à titre d'exemple l'analyse que nous proposent Callon et Latour à propos de la controverse scientifique. Supposons qu'un sceptique veuille s'attaquer à un énoncé dans un article scientifique. Il se trouve face à un document stratifié où les propositions sont sans arrêt interrompues par des références à d'autres parties du texte, à d'autres textes, à des figures, des tableaux, des références qui, à leur tour, peuvent renvoyer à d'autres références. Monter à l'assaut de telles lignes de défense successives relève de l'exploit : ne pas croire l'énoncé implique que l'on livre courageusement combat à des masses de référence et que l'on défasse les liens innombrables reliant instruments, chiffres et textes. Mais quelle force secrète et muette oblige finalement le sceptique à refaire, dans le sens inverse, le travail de réticulation de celui qu'il ne croit pas ?

Dans la logique des analyses de Callon et Latour, la compétence critique est liée à la faculté que le sceptique a de refaire le chemin labyrinthique patiemment balisé par celui qu'il prétend critiquer. Mais quelle obligation tacite force le sceptique à marcher à rebours sur les traces de sa victime ? La cohérence d'un énoncé tiendrait au fait qu'aucun acteur n'a réussi à explorer le tissu d'associations qu'il constitue pour le fragiliser. Là encore, quelle nécessité implicite peut astreindre le sceptique à explorer le réseau afin d'en dissocier les éléments et quelle contrainte tacite fait de cette entreprise de segmentation, de désolidarisation la condition *sine qua non* de la critique ?

Considérons l'exemple emprunté à Latour et Bastide par Callon à propos d'un article scientifique qui entend démontrer l'existence d'un processus d'échange d'eau par contrecourant dans les régions profondes du rein de hamster (Callon, Bastide et al., 1984). Dans le corps de l'article scientifique, un tableau présente une série discrète de nombres qui retracent l'évolution des concentrations en eau et en sodium dans les reins de hamster en fonction du temps. Il y a aussi une figure qui reprend sous une autre forme les résultats du tableau. Il y a donc deux déplacements : le premier du laboratoire vers le tableau, le second du tableau vers la figure.

Comment l'auteur de l'article peut-il s'assurer que le lecteur les parcourra avec lui ? Callon démontre que l'acceptation du parcours peut dépendre de la spécialité du lecteur ; s'il est biologiste, il ne bronchera pas, s'il est spécialiste

de l'analyse fonctionnelle, il y a de fortes chances qu'il soit, pour des raisons mathématiques, très réticent à admettre le passage du tableau à la figure. A partir du moment où le lecteur accepte la figure, il dispose d'une représentation graphique à laquelle l'analyse fonctionnelle est applicable et qui lui permettra de sauter directement aux conclusions.

Tous ces déplacements n'existent finalement pas en dehors du public qui les admet.

Un sociologue in-compétent lit le texte, refuse un déplacement, par exemple celui du tableau vers la figure... et disparaissent les focalisations qui donnent aux propositions finales leur solidité. Mais comme nous l'avons montré, il devra remonter et démonter les acteurs-mondes un à un, se payer un laboratoire..., tous déplacements improbables qui contraindront le sociologue à l'immobilité et laisseront ses objectifs sans lendemain.

(Callon, Bastide et al., 1984, 102)

Si le sociologue ne se donne pas les moyens de dissocier, de détruire les enchaînements et ne se dote pas, pour ce faire, d'un laboratoire, il y a fort à parier qu'il se retrouvera isolé, ridiculisé et abandonné. Il semble évident à lire Callon que si le sceptique ne remonte pas la chaîne des déplacements successifs que traduit l'article, il sera condamné à l'inactivité et ses constatations seront «sans lendemain.» Autrement dit, il n'est pas possible de faire une critique efficiente et crédible d'un énoncé sans reproduire point par point le cheminement de son producteur afin de démonter les enchaînements et déplacements qui le structurent. L'art de la critique scientifique est donc soumis, semble-t-il, au moins à cette règle transversale au champ scientifique. Les auteurs reconnaissent ainsi l'existence de conventions stables, préalablement formées et partagées par l'ensemble des acteurs en présence et appliquées lors des procédures critiques. Sans présupposer l'existence et l'influence de ces conventions stables, il n'est pas possible de comprendre pourquoi le sceptique, s'il entend atteindre l'efficacité critique, n'a pas d'autre choix que celui de démonter et remonter le réseau auquel il ne croit pas.

Il faut aller plus loin encore. A quoi tient la «force» d'un texte ? Elle tient à «la transformation de la prose linéaire en un repliement de lignes de défense successives» (Latour, 1989, 74) : tant qu'il n'y a pas stratification, il y a vulnérabilité, tant qu'un certain nombre de ressources humaines et non-humaines ne sont pas accumulées et associées, il y a fragilité. Mais à quoi tient l'efficacité de cette stratification ? Avant tout, au fait que les procédures critiques sont normalisées c'est-à-dire qu'il existe des règles les régissant et forçant le sceptique virtuel à s'attaquer aux enchaînements constitutifs de la stratification du texte.

C'est dire d'une certaine manière que les procédés rhétoriques de persuasion ne sont efficaces que parce qu'il existe aussi des normes extérieures au texte qui interdisent aux lecteurs de se livrer à une critique «sauvage».

3. Conclusion

Le projet de l'«anthropologie symétrique des sciences» tel que le développent Latour et Callon paraît ainsi traversé par une contradiction fondamentale entre la prémisse que constitue le principe de symétrie généralisée et la teneur des interprétations du travail scientifique qu'ils livrent.

L'existence de ce hiatus n'hypothèque pas l'intégralité de leurs propositions. La volonté qu'ils ont de construire la spécificité de la connaissance scientifique plutôt que de la postuler, les interprétations qu'ils donnent du raisonnement logique comme étroitement lié à l'existence de conditions socio-techniques particulières, la mise au jour de la logique tâtonnante du travail scientifique et de la perméabilité du raisonnement scientifique à certaines logiques du raisonnement commun constituent le versant positif de ces travaux. Néanmoins, un doute persiste quant au caractère heuristique du principe de symétrie généralisée puisqu'il lui faut l'appoint du «réalisme sociologique» honni par les deux auteurs pour restituer aux pratiques sociologiques une certaine intelligibilité.

Mais ce n'est pas tout. Ce principe est également l'opérateur théorique d'une rupture avec la tradition classique de la sociologie puisqu'il prône la suspension dans l'analyse de toute référence à des structures sociales objectives et à des conventions stables préalablement formées, partagées par les acteurs et appliquées dans leurs pratiques. De ce point de vue, leurs travaux s'inscrivent dans une mouvance théorique plus large, actuellement promue dans la discipline, qui, portée par une critique de l'hypothèse d'un inconscient social et de ses multiples mises en forme théoriques, en vient à focaliser l'effort analytique sur les capacités de l'acteur à s'approprier et à re-présenter le monde. Latour et Callon refusent d'analyser l'activité cognitive des scientifiques en se référant à des acteurs animés d'intérêts ou d'intentions jouant une intrigue construite par le sociologue; elle est analysée pour elle-même : on en décrit les modalités et l'on cerne le travail de mise en scène de soi et du monde qui participe de cette activité. Ce faisant est affirmée la possibilité de comprendre le processus cognitif sans considérer ce qu'il peut devoir à l'agent qui en est l'opérateur pratique et aux contraintes dans lesquelles celui-ci est enfermé.

La logique du débat intellectuel inclinant les critiques à tordre le bâton dans l'autre sens pour mieux consommer la rupture avec les «classiques» les conduit à proposer simplement l'inverse de la sociologie qu'ils refusent : non une sociologie causaliste mais une sociologie descriptive et idiographique, non une construction centrée sur l'acteur considéré comme produit de logiques sociales extérieures mais une construction centrée sur l'acteur, opérateur de sa pratique et capable d'en livrer une mise en scène. Autrement dit, ce qui est proposé, c'est tout simplement de dénier aux schémas causalistes la capacité de pouvoir penser l'agent connaissant dans sa réalité d'opérateur de la connaissance et c'est à la seule condition de reconnaître cette fatalité que le débat peut apparaître sérieux.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Atkinson P. (1990), *The Ethnographic Imagination. Textual Constructions of Reality*, London, Routledge, New York.
- Bloor D. (1977), *Socio-logie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, Pandore n°2, Paris.
- Boltanski L. (1990), «Sociologie critique et sociologie de la critique», *Politix*, n°10/11, 1990.
- Boltanski L. (1990), *L'amour et la justice comme compétence*, Métailié, Paris.
- Borraz O. (1990), «La science est-elle une sociologie ? A propos des travaux de B. Latour et M. Callon», *Politix*, n°10/11.
- Boudon R. (1990), *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Fayard, Paris.
- Bourdieu P. (1987), *Choses dites*, Minuit (Le sens commun), Paris.
- Callon M. (1989), *La science et ses réseaux*, La Découverte, Paris.
- Callon M. (1986), «Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs en baie de Saint-Brieuc», *L'Année sociologique*, vol. 36.
- Callon M., Bastide F., Bauin S., Courtial J. P., Turner W. (1984), «Les mécanismes d'intéressement dans les textes scientifiques», in Cahiers STS, *Légitimité et légitimation dans les sciences*.
- Callon M., Latour B. (1990) *La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, Paris.
- Callon M., Latour B. (1985), *La science et ses alliés*, Pandore n°4, Paris.
- Chalmers A. (1987), *Qu'est-ce-que la science ?*, La Découverte, Paris.
- Chateaufrenaud F. (1991), «Forces et faiblesses de la nouvelle anthropologie des sciences», *Critique*, XLVII, n°529-530, juin/juillet.
- Dodier N. (1991), «Agir dans plusieurs mondes», *Critique*, n°529-530, juin/juillet.
- Feyerabend P. K. (1989), *Adieu la Raison*, Ed. du Seuil, Paris.
- Goody J. (1979), *La raison graphique*, Minuit (Le sens commun), Paris.
- Isambert F. A. (1985), «Un programme fort en sociologie de la science ?», *Revue française de sociologie*, n°26.
- Kuhn T. S. (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris.
- Latour B. (1984), *Les microbes. Guerre et paix*, Métailié (Pandore), Paris.
- Latour B. (1989), *La science en action*, La Découverte (Textes à l'appui), Paris.

- Latour B. (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte (Armillaire), Paris.
- Latour B., Woolgar S. (1986), *La vie de laboratoire*, La Découverte (Sciences et Sociétés), Paris.
- Law J. (1983), «Enrôlement et contre-enrôlement : les luttes pour la publication d'un article scientifique», *Information sur les sciences sociales*, 22, 2.
- Lécuyer B. P. (1978), «Bilan et perspectives de la sociologie des sciences dans les pays occidentaux», *Archives européennes de sociologie*, XIX.
- Lécuyer B. P. (1983), «Note critique sur l'ouvrage de David Bloor, *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie*», *L'Année sociologique*.
- Lemaine G. (1983), «Note critique sur l'ouvrage de Karin Knorr-Cetina, *The Manufacture of Knowledge*», *L'Année sociologique*.
- Lemaine G., Lécuyer B. P., Gomis A., Barthelemy C. (1972), *Les voies du succès*, CNRS/EPHE, Paris.
- Lemaine G., Clemencon M., Gomis A., Polin B., Salvo B. (1977), *Stratégies et choix dans la recherche. A propos des travaux sur le sommeil*, La Haye, Mouton, Paris.
- Merton R. K. (1973), *The Sociology of Science. Theoretical and Empirical Investigations*, University of Chicago Press, Chicago.
- Passeron J. C. (1991), *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Nathan (Essais & Recherches), Paris.
- Weber M. (1965), *Essais sur une théorie de la science*, Plon, Paris.

Adresse de l'auteur :

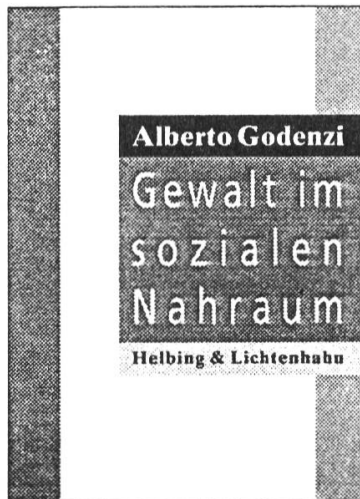
Pascal Ragouet
41 rue Étienne Dolet
F-45000 Orléans



Helbing & Lichtenhahn

Alberto Godenzi

Gewalt im sozialen Nahraum



445 Seiten, Broschur
Fr. 69.-/DM 79.-
ISBN 3-7190-1256-5

Das Phänomen der Gewalt im sozialen Nahraum umfasst eine Reihe destruktiver Verhaltensweisen, in erster Linie Miss-handlungen von Kindern, Frauen und alten Menschen in Familien respektive Paarbeziehungen.

Wissenschaftlich wird dieses Gebiet seit rund 30 Jahren untersucht, vor allem im angloamerikanischen Raum. Im vorliegenden Buch wird erstmals das Konzept der "Gewalt im sozialen Nahraum" eingeführt, welches die Stärken bisheriger Perspektiven verknüpft und den Weg für neue Tätigkeiten in Forschung und Politik öffnet. Im einzelnen dargestellt werden Definitionen, Theorien, Studien, Methoden und Interventionsansätze.

Der Text richtet sich an Frauen und Männer, die sich mit Fragen der intimen Gewalt auseinandersetzen müssen oder wollen. Angesprochen sind vorab Personen und Institutionen im Kontext von Wissenschaft, Justiz, Polizei, Sozialarbeit, Beratung, Therapie, Erziehung, Politik.

Alberto Godenzi ist Privatdozent an der Universität Zürich. Schwerpunkte in Lehre und Forschung: Soziale Interaktion, Gewalt, Devianz, Sexualität, Männer, Handlungsstrategien.

Bestelltalon

Ich bestelle:

Name _____

Bitte senden an:

___ Ex.

Alberto Godenzi
Gewalt im sozialen Nahraum
ISBN 3-7190-1256-5

Vorname _____

**Helbing & Lichtenhahn
Verlag AG
Freie Strasse 84
CH-4051 Basel**

Strasse _____

Senden Sie mir kostenlos:

PLZ/Ort _____

___ Informationen zu Ihren Neuerscheinungen **Geschichte/Sprache/Kultur**

Unterschrift _____

Preisstand Juli 1993
Preisänderungen vorbehalten